

La guerre d'Espagne en somme

BURNETT BOLLOTEN
La Guerre d'Espagne
Révolution et contre-révolution
(1934-1939)
Agone 2014 1276 p 45 €

Ce livre a compté trois versions successives et augmentées à chaque édition. La première intitulée en anglais *The Grand camouflage*, sous-titré « *la conspiration communiste dans la guerre civile espagnole* » montrait comment les communistes ont pris le pouvoir dans le camp républicain pendant la guerre civile espagnole. Elle a été mal accueillie par une partie de la gauche, au motif qu'il alimenterait la réaction. La dernière édition publiée en 1987 n'abandonne pas cette thèse, mais s'attarde sur l'ensemble des autres aspects de la Guerre civile.

L'ŒUVRE D'UNE VIE

Né en 1909, Bolloten journaliste, correspondant de l'agence United Press, est en Espagne le 18 juillet 1936 quand les putschistes tentent de prendre le pouvoir et que l'Espagne républicaine commence à lui faire face. Il reste presque deux ans à suivre les évolutions de la République espagnole. À partir de 1938, il poursuit son travail documentaire. La première version du livre ne paraît qu'en 1961 alors que pour survivre, Bolloten travaille comme agent immobilier. Il reste en marge de l'université et publie plusieurs versions complétées de l'ouvrage. La présente édition

Il faut remercier l'éditeur d'avoir eu cette idée folle de rendre accessible en français la dernière version de l'ouvrage de Burnett Bolloten, l'œuvre d'une vie. En effet, Bolloten n'a écrit qu'un livre mais cette somme est imposante.

est la dernière, revue de son vivant et publiée à titre posthume.

Les 10 parties, 64 chapitres, 30 annexes donnent une idée du travail fourni, d'une ampleur et d'un intérêt exceptionnels, qui en trente ans n'a pas beaucoup vieilli et surtout a anticipé l'ouverture des archives soviétiques. L'auteur a dépouillé et analysé la presse – plusieurs milliers de titres (près de 100 000 numéros au total) – a rencontré les acteurs et les témoins, lu tous les livres (près de 2500), croisé toutes la documentation possible et accessible ; il a été un des premiers à travailler sur les archives de Salamanque au début des années 1980. Il n'oppose pas deux camps d'un côté, les républicains et d'un autre, les nationalistes. Il analyse la zone légale et les putschistes. Dès lors, les choses sont claires, les accusations qu'il porte ensuite situent clairement le propos en refusant les fausses équations donnant la part égale à chacun.

LA PROGRESSION COMMUNISTE

Mais le grand intérêt de l'œuvre de Bolloten est de montrer comment s'est effectuée la progression du communisme en Espagne. Dans son enquête minutieuse, quelques grandes phases apparaissent. D'abord, la lente progression des communistes, épaulés par les classes moyennes des campagnes espa-

gnoles, préférant l'ordre garanti par le parti au désordre noir et rouge de l'Espagne libertaire. Très vite, les conséquences se font sentir sur un plan militaire : la militarisation des milices, obtenue en partie avec l'accord et la participation des anarchistes au gouvernement. Enfin, la nationalisation plutôt que la mise en commun des biens.

Deuxième grande phase, celle de la révolution communiste armée qui va jusqu'au mois d'avril 1938. Elle se traduit par la rupture avec le socialiste Largo Caballero, puis l'arrivée au pouvoir de Négrin et la conquête par le Parti de l'appareil militaire de la République. Les communistes, grandement aiguillés par Moscou et les conseillers soviétiques présents, ont compris que c'est par l'armée qu'ils instaureraient leur ordre.

La phase suivante commence avec les journées de mai de Barcelone. Elles représentent la prise du pouvoir proprement dite. La mise en place du premier modèle de démocratie populaire – incomplète puisqu'une partie du pluralisme survit jusqu'en août 1938. Elle s'accompagne de la mise en place de l'ordre stalinien. Le PCE contrôle la police et crée le Service d'investigation militaire, avec ses arrestations arbitraires, ses éliminations physiques et son ordre moral. Mais cette phase n'a

qu'un temps. En effet, la guerre civile et l'adversité ont été plus rudes que les communistes ne le pensaient, en même temps les chances de succès de la République étaient devenues bien minces.

RÉSISTANCES

Si l'apport de la première édition avait été de montrer l'influence progressive des communistes, il montre ici avec brio les formes de résistance qui se sont mises en place et surtout la manière dont les différents partis ont cherché à briser la dictature du PCE. À Madrid, Cipriano Mera et les anarchistes tentent une insurrection, trop tardive aurait-on envie d'écrire. C'est finalement le camp nationaliste qu'il l'emporte, la Catalogne tombe presque sans combat. Il faut dire que les Soviétiques ne lui ont jamais réellement livré d'armes. Ce qui n'empêcha pas la répression franquiste, comme en témoigne cette citation du ministre des Affaires étrangères italien : « *Franco [...] procède à une épuration soignée et d'une sévérité tout à fait rigoureuse. [...] Beaucoup d'Italiens [...] ont été arrêtés. Je le dis au Duce qui m'ordonne de les faire tous fusiller, en ajoutant "les morts ne racontent pas l'histoire"* ». Cet ouvrage rend leur place aux vaincus de l'histoire et d'une belle manière.

SYLVAIN BOULOUQUE

Garcia Olivier, un anarchiste au pouvoir

JUAN GARCIA OLIVIER
L'écho des pas
Toulouse Le Coquelicot 2014
640 p 25 €

Publié en 1978 deux ans avant sa mort, ce livre avait déclenché une belle polémique dans les milieux de l'exil et dans la démocratie espagnole naissante. Aujourd'hui, on voit le regard lucide et souvent désemparé d'un homme qui a cheminé seul, contre le courant, y compris parmi les siens.

Né en 1901 en Catalogne, le jeune militant a à peine quinze ans lorsqu'il s'engage dans les rangs de la Confédération nationale du travail (CNT) alors qu'il vient de trouver son premier emploi de serveur au Sporting bar. L'agitation révolutionnaire traverse les rues de Barcelone, les militants de l'UGT et de la CNT tentent de faire vaciller et plier la monarchie. Les plus jeunes sont aux avant-postes et goûtent à la prison. De cette expérience, Garcia Olivier discerne une opposition entre les différentes générations du mouvement révolutionnaire espagnol, les plus jeunes étant les plus radicalisés par la répression. Après la prison, il connaît la clandestinité et la lutte armée, ou plutôt la propagande par le fait et la reprise individuelle. Avec les autres membres de son groupe *Los Solidarios* – qui devient par la suite *Nosotros* – Buenaventura Duruti, Francisco Ascaso, Antonio Ortiz [dont le même éditeur avait

Les mémoires de Juan Garcia Olivier, une des figures centrales du mouvement libertaire espagnol, ont été publiées il y a plus de trente ans en Espagne. Tour à tour ouvrier, syndicaliste, gréviste, pistolero, ministre et exilé, il incarne à lui seul les multiples facettes de l'anarchisme espagnol.

publié les mémoires], il décide de passer à l'acte et de venger les militants assassinés, comme Salvador Ségui, l'un des principaux responsables de la CNT des années 1910. Pour lui comme pour ses camarades, c'est ensuite le temps de l'exil, pendant lequel leurs braquages servent à financer le mouvement libertaire international.

MINORITAIRE ET DISCIPLINÉ

Avec la première République, en 1931, ils rentrent pour faire la révolution ; mais doivent d'abord passer par la prison, puis se positionner sur les questions qui traversent le mouvement libertaire. Jusqu'en 1936, ces débats d'idées ont été vifs, par exemple lors de l'affrontement avec Angel Pestana, tenant d'un possibilisme anarchiste de plus en plus réformiste. Si, au congrès de Saragosse (mai 1936), les différentes tendances de la CNT arrivent à s'accorder, l'explosion du mois de juillet donne naissance à deux interprétations : l'une, majoritaire, de défense de la République au nom de l'unité antifasciste et l'autre, qu'il défend seul, son complice Francisco Ascaso venant de tomber sous les balles franquistes, de prendre le pouvoir et d'assumer la position de force de la CNT. Minoritaire, il se plie à la discipline de son organisation et

accepte la participation ministérielle. Il devient ministre de la Justice.

Son livre est passionnant car il montre les paradoxes, contradictions et certitudes d'un anarchiste ministre. Il donne sa version de la crise de la République, comment les communistes progressent dans le gouvernement et dans la société espagnole et il justifie les conces-

sions qu'il a dû effectuer pour éviter une crise encore plus importante que celle des journées de mai. Désarmé, il quitte le gouvernement. Il reprend son rôle de présentant de la CNT, se mêlant aux âpres et amers débats de l'exil en Suède, en France et au Mexique.

SYLVAIN BOULOUQUE

Milices anars

AGUSTIN GUILLAMÓN
Les comités de défense de la CNT à Barcelone (1933-1938)
Le Coquelicot 2014 274 p 18 €

L'ouvrage aborde un sujet peu connu, souvent occulté, de la guerre et de la révolution espagnole : les milices de défense dans les milieux libertaires.

La question de l'autodéfense et du contrôle de la rue existe en fait depuis bien avant les débuts de la guerre d'Espagne. Avec la naissance de la première République en 1931, les syndicalistes libertaires de la CNT ont organisé des groupes de défense, qui ont servi de base aux insurrections de 1934. En 1936, lors du congrès de Saragosse de la CNT, la question se repose. Seuls quelques militants l'affrontent en expliquant qu'il faut prendre le pouvoir, les

groupes de défense devant constituer la base de la police populaire. Parallèlement, face à l'insurrection franquiste, les militants de la CNT forment des groupes de défense chargés de protéger la ville et les institutions révolutionnaires contre les insurgés. Une partie d'entre eux se lance dans l'épuration de la ville et forme une sorte de police politique qui élimine des franquistes, pratiquant souvent avec arbitraire, exécutant sans jugement nombre de personnes. Majoritairement, les comités de défense de la CNT servent à combattre. La prise du pouvoir progressive par les communistes entraîne leur dissolution par le pouvoir exécutif après des journées de mai 1937 à Barcelone. Un ouvrage intéressant, même si l'auteur cherche plus à comprendre les erreurs de la révolution qu'à s'interroger sur la violence révolutionnaire.

S. B.

COMMUNISME

Inventaire 84

ROGER MARTELLI
L'occasion manquée
Été 1984 quand le PCF se referme
Arcanes 17 2014 125 p 12 €

À une heure où il est difficile de savoir où se situe le PCF à gauche, Roger Martelli, historien et ancien membre du comité central de ce parti, nous fait revivre de l'intérieur la crise de l'été 1984. Dans un livre passionnant mêlant récit, analyse, et documents d'archives (extraits des procès-verbaux des réunions), l'intellectuel de gauche tente de comprendre comment les communistes, après de difficiles élections européennes en juin 1984, ont échoué dans leur tentative de rénovation.

Pour Roger Martelli, une des causes du déclin se trouve dans les fluctuations de la ligne politique du secrétariat général depuis les années 70. La rupture de l'union de la gauche en 1977, source d'un gauchissement du discours, ne s'était pas avérée très payante pour Georges Marchais. Le secrétaire général du PCF était, en effet, arrivé derrière son ancien allié socialiste au premier tour de la présidentielle de 1981. Néanmoins, après le 10 mai, l'entrée de ministres communistes au gouvernement obligeait le parti à soutenir la politique menée même si le doute, notamment à partir du « tournant » de 1983, gagnait l'organisation.

Alors que le recul constaté aux élections municipales de 1983 avait été passé sous silence pour cause de participation gouvernementale, les résultats catastrophiques des élections européennes de 1984 créèrent des remous au sein du parti. Face à un Georges Marchais sonné, des critiques se firent jour, certains n'hésitant pas à remettre en question, dans la situation politique d'alors, l'utilité de l'organisation. À la suite d'un comité central houleux fin juin, le secrétaire général décida de reprendre la main en privilégiant le parti sur toute autre considération politique. Au mois de juillet, les communistes décidèrent de ne pas rentrer dans le nouveau gouvernement formé par Laurent Fabius. Cette politique de « fermeture » se poursuivait avec l'élimination de la direction des « liquidateurs » lors du XXV^e congrès, à quelques exceptions près (Pierre Juquin, Marcel Rigout). Ce raidissement ne s'accompagne cependant pas d'un renouveau idéologique, la direction se contentant de faire du PCF un allié critique de la majorité socialiste.

L'historien termine son ouvrage en s'interrogeant sur le devenir du communisme. Tout en pointant la faiblesse du renouvellement de la pensée dans le parti depuis les années 90 ainsi que l'existence d'une base s'éloignant des élus, Roger Martelli trouve une raison d'espérer dans la société du « Commun ». Pourtant ce projet alternatif, reposant plus sur le mouvement social que les organisations politiques traditionnelles, ne marque-t-il pas l'échec du PCF, comme d'autres partis, à comprendre le monde complexe d'aujourd'hui ?

ARNAUD DUPIN